

roi, et, pour perpétuer cette dégradation, ses deux successeurs immédiats furent conduits comme otages au Malabar.

Retiré après ce dernier succès dans le centre de ses conquêtes, Albuquerque, qui voyait sans effroi le tombeau s'ouvrir devant lui, employa le peu qui lui restait de forces à réprimer la licence des Portugais, à rétablir l'ordre dans les colonies, à affermir la discipline militaire, et se montra actif, prévoyant, sage, juste, humain, désintéressé. L'idée de ses vertus avait fait une impression si profonde sur l'esprit des Indiens, que, long-temps après sa mort, ils allaient à son tombeau pour lui demander justice des vexations de ses successeurs. Il mourut à Goa vers la fin de 1515, sans richesses, et dans la disgrâce d'Emmanuel, auquel on l'avait rendu suspect.

xviii.
Causes de la
grande éner-
gie des Por-
tugais.

Si l'on doit être étonné du nombre de ses victoires et de la rapidité de ses conquêtes, quel droit n'ont pas à notre admiration les hommes intrépides auxquels il avait l'honneur de commander! Avait-on vu jusqu'alors une nation avec si peu de puissance faire de si grandes choses? Il n'y avait pas quarante mille Portugais sous les armes, et ils faisaient trembler l'empire de Maroc, tous les barbares d'Afrique, les Mameloucs, les Arabes, et tout l'Orient depuis l'île d'Ormuz jusqu'à la Chine. Ils n'étaient pas un contre cent, et ils attaquaient des troupes qui, souvent avec des armes égales, disputaient leurs biens et leur

vie jusqu'à l'extrémité. Quels hommes devaient donc être alors les Portugais, et quels ressorts extraordinaires en avaient fait un peuple de héros?

Il y avait près d'un siècle qu'ils combattaient contre les Maures lorsque le comte Henri, de la maison de Bourgogne, débarqua en Portugal avec plusieurs chevaliers français, dans le dessein d'aller faire la guerre en Castille sous le célèbre Cid, dont la réputation les avait attirés. Les Portugais les invitèrent à les seconder contre les infidèles; les chevaliers y consentirent, et la plupart même s'établirent en Portugal. L'institution de la chevalerie, une de celles qui ont le plus élevé la nature humaine; cet amour de la gloire substitué à celui de la patrie; cet esprit épuré de la lie des siècles barbares, né des vices mêmes du gouvernement féodal pour en réparer ou tempérer les maux: la chevalerie reparut alors sur les bords du Tage avec tout l'éclat qu'elle avait eu dans sa naissance en France et en Angleterre. Les rois cherchèrent à la conserver, à l'étendre par l'établissement de plusieurs ordres formés sur le modèle des anciens, et dont l'esprit était le même; c'est-à-dire un mélange d'héroïsme, de galanterie et de dévotion.

Les rois élevaient encore l'esprit de la nation par la sorte d'égalité avec laquelle ils traitaient la noblesse, et par les limites qu'ils donnèrent eux-mêmes à leur autorité. Ils assemblaient souvent les états-généraux, sans lesquels il n'y a point

Cependant Lopès Soarez, qui prit la place d'Albuquerque, succéda à ses projets. Il abolit une coutume barbare établie dans le pays de Travancor, près de Calicut. Ces peuples consultaient des sorciers sur la destinée de leurs enfans. Si les devins promettaient à ces enfans une destinée heureuse, on les laissait vivre; s'ils les menaçaient de quelques grands malheurs, on les égorgéait. Soarez fit conserver ces enfans. Il eut à lutter quelque temps contre les mouvemens dont sa nation était menacée aux Indes. Lorsqu'il fut délivré de cette inquiétude, il ne songea plus qu'à s'ouvrir la route de la Chine.

xix.
Arrivée des
Portugais à
la Chine.
Idée générale
de cet
empire.

Le grand Albuquerque en avait formé le dessein. Il avait rencontré à Malacca des vaisseaux et des négocians chinois; et il avait pris la plus haute idée d'une nation dont les derniers matelots avaient plus de politesse, d'attachement aux bienséances, de douceur et d'humanité qu'il n'y en avait alors en Europe dans la noblesse même. Il invita les Chinois à continuer leur commerce dans Malacca. Il apprit d'eux des détails sur la puissance, la richesse, les mœurs de leur vaste empire, et il fit part de ses découvertes à la cour de Portugal.

On n'avait aucune idée en Europe de la nation chinoise. Le Vénitien Marc-Pol, qui avait fait par terre le voyage de la Chine, en avait donné une relation qui avait passé pour fabuleuse. Elle était conforme cependant à ce que manda de-

puis Albuquerque. On ajouta foi au témoignage de ce capitaine; on crut ce qu'il disait du riche commerce qu'on pourrait faire dans cette contrée.

Une escadre partit de Lisbonne en 1518 pour y porter un ambassadeur. Quand elle fut arrivée aux îles voisines de Canton, elle ne tarda pas à être entourée de navires chinois qui vinrent la reconnaître. Ferdinand d'Andrade, qui en était le chef, ne se mit point en défense: il laissa visiter ses vaisseaux; il fit part aux mandarins qui commandaient à Canton du sujet de son arrivée, et il leur remit l'ambassadeur, qui fut conduit à Pékin.

Cet ambassadeur rencontra dans sa route des merveilles qui l'étonnaient à tout moment. La grandeur des villes; la multitude des villages; la quantité des canaux, dont les uns sont navigables et traversent l'empire, et les autres contribuent à la fertilité des terres; l'art de cultiver ces terres; l'abondance et la variété de leurs productions; l'extérieur sage et doux des peuples; ce commerce continuel de bons offices dont les campagnes, les grands chemins donnent le spectacle; le bon ordre au milieu d'un peuple innombrable que l'industrie entretient dans une agitation très-vive: tout cela dut surprendre l'ambassadeur portugais, accoutumé aux mœurs barbares et ridicules de l'Europe.

Arrêtons-nous sur ce peuple si diversement jugé par les Européens. Au tableau qu'en ont tracé ses panégyristes opposons celui qui vient de ses

xx.
État de la
Chine, selon
ses panégy-
ristes.

proprement de nation. Ce fut de ces états qu'Alphonse reçut le sceptre après la prise de Lisbonne. Ce fut avec eux que ses successeurs donnèrent long-temps des lois. Plusieurs de ces lois étaient propres à inspirer l'amour des grandes choses. La noblesse était accordée à des services de distinction ; à celui qui avait tué ou pris un général ennemi, ou son écuyer ; à celui qui, prisonnier chez les Maures, avait refusé de racheter sa liberté par le sacrifice de sa religion. On ôtait la noblesse à quiconque insultait une femme, rendait un faux témoignage, manquait de fidélité, ou *déguisait la vérité au roi*. Si cet usage a cessé, est-ce la faute des sujets qui n'ont pas osé dire la vérité aux souverains, ou la faute des souverains qui n'ont pas voulu l'entendre ?

Les guerres que les Portugais avaient soutenues pour défendre leurs biens et leur liberté étaient en même temps des guerres de religion. Ils étaient remplis de ce fanatisme féroce, mais brillant, que les papes avaient répandu dans le temps des croisades. Les Portugais étaient donc des chevaliers armés pour leurs biens, leurs femmes, leurs enfans, et pour leurs rois, chevaliers comme eux. C'étaient encore des croisés qui, défendant le christianisme, combattaient pour leur patrie. Ajoutez qu'ils étaient une petite nation, une puissance très-bornée : or ce n'est guère que dans les petits états, souvent en danger, qu'on sent pour la patrie un enthousiasme que n'ont

jamais connu les grands peuples, qui jouissent de plus de sécurité.

Les principes d'activité, de force, d'élévation, de grandeur, qui étaient réunis à la fois dans cette nation, ne se perdirent pas après l'expulsion des Maures. On poursuivit ces ennemis de l'état et de la foi jusqu'en Afrique. On eut quelques guerres contre les rois de Castille et de Léon. Enfin, pendant les temps qui précédèrent les expéditions de l'Inde, la noblesse, éloignée des villes et de la cour, conservait dans ses châteaux les portraits et les vertus de ses pères.

Dès qu'il fut question de tenter des conquêtes en Afrique et en Asie, une passion nouvelle s'unit à tous les ressorts dont nous venons de parler pour ajouter encore de la force au génie des Portugais. Cette passion, qui devait d'abord exalter toutes les autres, mais anéantir bientôt leur principe généreux, fut la cupidité. Ils partirent en foule pour aller s'enrichir, servir l'état et faire des conversions. Ils parurent dans l'Inde plus que des hommes jusqu'à la mort d'Albuquerque. Alors les richesses, qui étaient l'objet et le fruit de leurs conquêtes, corrompirent tout. Les passions nobles firent place au luxe et aux jouissances, qui ne manquent jamais d'énerver les forces du corps et les vertus de l'âme. La faiblesse des successeurs du grand Emmanuel, les hommes médiocres qu'il choisit lui-même pour vice-rois des Indes, firent dégénérer peu à peu les Portugais.